



Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

96-97 | 2004
Globalisation. Tome I

Du miracle au désastre argentin

Regards créoles

From Miracle to Disaster in Argentina, Creole Perspectives

Guillaume Huet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1866>

DOI : 10.4000/jda.1866

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004

Pagination : 253-267

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Guillaume Huet, « Du miracle au désastre argentin », *Journal des anthropologues* [En ligne], 96-97 | 2004, mis en ligne le 22 février 2009, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1866> ; DOI : 10.4000/jda.1866

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Journal des anthropologues

Du miracle au désastre argentin

Regards créoles

From Miracle to Disaster in Argentina, Creole Perspectives

Guillaume Huet

- 1 Au mois de novembre 2001, le gouvernement argentin annonçait des mesures de restrictions bancaires destinées à faire face aux sorties massives de capitaux qui mettaient le système monétaire en danger. Les titulaires de comptes en banque ne pouvaient pas retirer plus de 250 pesos par mois. Cette décision précipita les réactions de panique, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, dans les supermarchés argentins comme dans les salles de marché du monde entier.
- 2 Et quand le 19 décembre 2001, pour éviter des troubles à l'ordre public qui seraient dus à cette panique, le président argentin décréta l'état de siège, des dizaines de milliers d'Argentins descendirent dans les rues en réclamant sa démission. Mais la protestation populaire ne s'arrêtait pas là puisque dans les dix jours qui suivirent la démission de Fernando de la Rúa se succédèrent trois présidents intérimaires. « Le désastre argentin », comme le titrait *Libération* à la une du 20 décembre, était né.
- 3 Vu d'Europe, ce « désastre » était une surprise. Jusqu'alors en effet, les informations disponibles, notamment dans la presse française, relayaient des analyses d'indicateurs macroéconomiques permettant de conclure de manière quasiment unanime à l'existence d'un « miracle argentin ».
- 4 Que s'est-il donc passé ? Comment un si brusque retournement de situation a-t-il été possible ? Si le miracle et, a fortiori, le désastre n'ont jamais existé, quel sens leur évocation a-t-elle ? Afin de répondre en partie à ces questions, il s'agit de ne considérer ni le « miracle » ni le « désastre » comme des réalités tangibles et observables. Il s'agit au contraire de comprendre selon quels processus sociaux et historiques ces deux interprétations globales de la société argentine ont été rendues possibles et comment elles s'articulent l'une l'autre. En portant une attention particulière à la manière dont l'antinomie miracle/désastre s'inscrit dans un système de références à l'Europe et à l'Amérique latine, apparaîtront alors les conflits et les contradictions spécifiques à la société argentine qui s'incarnent aujourd'hui dans ce que l'on appelle une crise.

- 5 Comme si le libéralisme économique avait eu besoin de s'ériger en religion, les créateurs du miracle argentin furent d'abord de hauts fonctionnaires d'institutions financières internationales, celles qui appelèrent au fameux « consensus de Washington ». L'expression fut utilisée pour la première fois en 1989 par l'économiste John Williamson pour désigner les recommandations énoncées à l'usage des pays désireux de réformer leur économie. Un accord plus ou moins tacite fut alors conclu entre le Fonds monétaire international (FMI), la Banque mondiale et les gouvernements des pays aussi divers que l'Indonésie, le Brésil, la Russie ou l'Argentine pour appliquer les réformes correspondant à ces recommandations. Les politiques de développement économiques allaient durablement s'inscrire dans ce cadre, à travers la mise en œuvre des « ajustements structurels ».
- 6 Sans nous attarder sur l'aspect économique du consensus, rappelons cependant que la maîtrise de l'inflation, l'afflux de capitaux et l'accès au crédit des particuliers justifiaient en Argentine l'enthousiasme vis-à-vis des réformes de la part des classes moyennes. Le consensus portait d'ailleurs tellement bien le nom de Washington dans ce pays que la monnaie allait s'y confondre avec le dollar. Après l'hyperinflation qui fit chuter le gouvernement élu après la dernière dictature militaire (1976-1983), la parité du peso avec le dollar allait devenir un élément central du débat politique argentin. Élément central et consensuel : les deux partis qui gouvernèrent le pays¹, outre les militaires, tout au long du XX^e siècle, n'osèrent jamais, jusqu'à décembre 2001, remettre en question cette parité. Car cela impliquait une dévaluation de la monnaie qui était inévitablement associée au risque d'hyperinflation.
- 7 L'hyperinflation est toujours un drame pour le consommateur ; simplement parce que l'argent qui aurait pu lui suffire le matin pour payer son loyer peut n'être utile le soir qu'à acheter un kilo de pain. Comme la dictature militaire, les difficultés économiques que l'hyperinflation entraîna furent le motif de nombreux exils. A Paris, il est ainsi fréquent d'entendre des exilés argentins se caractériser en tant que « ceux des militaires » et « ceux de l'hyper ». En tant que dernier traumatisme collectif en date, l'évitement de l'hyperinflation était donc devenu un argument électoral majeur.
- 8 Le miracle, vu d'Argentine, ça n'est donc certes pas la réussite à strictement parler des recettes du consensus de Washington, mais c'est quand même cette monnaie, investie d'un pouvoir politique extraordinaire. En 1995 et 1999, pendant la campagne électorale pour les présidentielles, le président sortant Carlos Menem ne s'y trompe pas en inondant la voie publique de faux billets de pesos-dollars à son effigie, où la mention « *in God we trust* » était remplacée par la mention « dix ans de stabilité » ! Alors que la récession économique dure déjà depuis 1995², le gouvernement qui succède à Carlos Menem en 1999 ne change pas l'axe de sa politique de communication. Les prêts extraordinaires consentis par le FMI pour tenter de faire survivre le miracle se traduisent par des campagnes d'affichage dans tout le pays où le texte « blindage 2000³ » s'imprime sur une photo de coffre-fort. Comme l'écrit Maristela Svampa (2002), le modèle proposait le développement d'une citoyenneté qui ne serait liée qu'à « l'intégration au marché et à l'inclusion par la consommation ». Il est évidemment impossible de dire que les Argentins ont cru au miracle. Ils ont par contre cru à la monnaie et au confort consumériste qu'elle leur apportait, surtout grâce au crédit.
- 9 C'est-à-dire que tout se passe comme s'il fallait absolument prendre au sérieux, afin que le pays ait un avenir, cette déclaration de Carlos Menem en 1992 : « Nous, nous sommes du premier monde ». En cela consisterait donc le miracle : n'être pas du tiers-monde mais

du premier monde, ou plutôt être passé du tiers-monde au premier monde. C'est-à-dire, dans le cas argentin, que cela signifiait être passé du statut de Latino-Américain à celui d'Européen.

- 10 Et s'il est vrai qu'il faut différencier les institutions financières internationales (ou les économistes libéraux) qui parlent de « miracle », d'un président argentin qui parle à ses électeurs de « premier monde », il faut également se souvenir que le FMI qualifiait dans le même temps l'Argentine de « meilleur élève ». Et c'est bien de la relation de maître à élève qu'il s'agit, c'est bien de modèle qu'il s'agit. En l'occurrence, le modèle européen.
- 11 En ce sens, le miracle argentin des années quatre-vingt-dix ressemble à la réédition d'un ensemble de mythes nationaux qui mettaient l'accent sur l'exceptionnalité de l'Argentine au sein du continent. Il s'agit d'un ensemble de mythes évoquant la richesse extraordinaire de ce pays. Nous n'en citerons que deux exemples : le nom colonial du territoire, Rio de la Plata, « rivière d'argent », lié au mythe de l'eldorado ; et la référence omniprésente dans l'Argentine contemporaine au fait que le pays était l'une des dix premières puissances mondiales à l'issue de la seconde guerre mondiale, grâce à son statut de « grenier du monde ».
- 12 C'est cette même exceptionnalité qui fait désigner les Argentins comme des *gringos*⁴ par les autres Latino-Américains qui se plaisent à raconter que « les Mexicains descendent des Aztèques, les Péruviens des Incas et les Argentins des bateaux ! », ou encore qui fait dire aux Brésiliens que « les Argentins sont des Italiens qui parlent espagnol et rêvent d'être Anglais » ! Ces mythes semblent toujours reposer sur l'identité même des Argentins en tant qu'Européens. C'est pourquoi il convient de rappeler comment l'héritage européen trouvait sa place en tant que modèle ou contre-modèle dans la construction nationale argentine.
- 13 Comme sur l'ensemble du continent, la situation coloniale a suscité en Argentine des conflits répétés entre ceux qui occupaient le territoire avant l'arrivée des Espagnols, les Espagnols, ceux qui arrivèrent ensuite du monde entier et ceux issus de l'union des uns et des autres. Tel un signe avant-coureur du rejet et de la négation dont elle allait faire l'objet, la première catégorie prit le nom d'Indiens, immortalisant la confusion géographique de Christophe Colomb qui croyait arriver en Inde. Ceux issus de l'union de tous les précédents sont désignés en Europe et dans certains pays d'Amérique latine comme les « métis ». En Argentine, cette catégorie n'existe pas. Il y a des « créoles » (*criollo*).
- 14 Comme le décrit Eric Hobsbawm (1992) l'identité nationale est le résultat d'une construction historique, sociale et idéologique, et non l'expression d'une nation préexistante. Mais l'ancrage dans les sociétés des représentations essentialistes de la nation comme une réalité préexistante rappelle souvent le sens premier du mot « nation » qui désigne l'origine ou encore la naissance.
- 15 En Argentine, cette construction historique, sociale et idéologique a pris la forme de la créolité. Au XVI^e siècle, le terme « créole » désigne les Européens nés en Amérique. Rapidement, sont à la fois considérés comme créoles les descendants d'Espagnols, les Indiens et les métis (Bernand, Gruzinski, 1993). Au début du XIX^e siècle, l'indépendance vis-à-vis de l'Espagne pose le problème dans toute l'Amérique de constituer un citoyen alors que la nation n'existe pas encore – le *citoyen* devant remplacer le *sujet royal* (Guerra, 1997). C'est alors que la créolité devient pour la première fois synonyme d'argentinité, en

se construisant sur l'idée d'autochtonie, comme si l'on n'avait retenu du sens originel de cette catégorie que l'idée d'être né là, d'occuper un territoire.

- 16 On parle donc à cette époque de l'élite créole qui a détrôné les Espagnols. Mais les tensions au prix desquelles s'est construite cette catégorie (impliquant la négation de la catégorie d'indiens et de métis) n'ont pourtant pas disparu de la société argentine. Dans un contexte économique et politique très instable, les créoles deviennent la cible des attaques d'un certain nombre d'intellectuels. La créolité qui cherchait la pureté en se construisant en dehors de toute vision du métissage⁵ semble alors incapable de jouer ce rôle de fiction historique au service de la construction nationale. Elle devient au contraire le symbole de l'impureté, de la paresse et de la dégénérescence, pour reprendre les termes de Domingo F. Sarmiento, futur président de la république, qui voit chez le créole le symbole de la « barbarie ».
- 17 Dans le débat politique apparaît alors l'opposition entre la « civilisation » et la « barbarie » (Svampa, 1992), opposant de nouveau, quelques années après les guerres d'indépendance, les Européens et les Américains. L'enjeu pour les gouvernants est alors de sauver le pays de la barbarie créole grâce à la civilisation européenne, sans pour autant devenir Européen. L'espoir d'une telle entreprise repose alors sur les millions de migrants qui arrivent en Argentine à la fin du XIX^e siècle. Mais les dépositaires des espoirs gouvernementaux vont être stigmatisés pour leur incapacité à construire la nation. Ces Européens qui émigrent en Argentine sont dans leur grande majorité issus des milieux ruraux. Ils sont donc perçus comme venant grossir la masse de la barbarie⁶, d'autant plus que dans beaucoup de cas, leurs stratégies d'intégration passent par l'identification ostensible avec les créoles (Prieto, 1988).
- 18 La stigmatisation des créoles semble donc équivaloir en Argentine avec la stigmatisation de celui que l'on voudrait ne pas voir participer à la construction nationale, celui dont on voudrait nier l'existence tout en en faisant un élément central de l'identité nationale. Il faut en effet toujours garder en mémoire que le créole est susceptible de désigner autant l'Indien, que l'Espagnol ou le métis, selon la construction historique de cette catégorie que nous venons rapidement d'évoquer⁷.
- 19 Ceci laisse entrevoir la contradiction essentielle sur laquelle repose l'identité nationale argentine, contradiction qui naît selon Krzysztof Pomian des « conflits entre la mémoire des vainqueurs et celle des vaincus, quand les uns et les autres, ils ont appartenu et appartiennent toujours à une même nation » (Quattrochi-Woisson, 1992). En faisant du créole le symbole de la nation, l'on tentait de réconcilier les vainqueurs et les vaincus. Mais le syncrétisme de cette catégorie n'a jamais eu qu'une efficacité temporaire en terme de lien social.
- 20 Cette polarisation entre l'Europe et l'Amérique latine habite les débats sur le devenir de l'Argentine avec une particulière acuité depuis les événements de décembre 2001. L'appauvrissement subit de la population entraîne des phénomènes et des discours qui tendent tour à tour à glorifier l'euroanéité ou au contraire la latino-américanisation de l'Argentine. Chacun y va de son interprétation, mais chacun se réfère d'une manière ou d'une autre à l'Europe ou à l'Amérique latine.
- 21 Pour certains, le désastre argentin est ainsi le signe d'une nouvelle configuration mondiale dans laquelle il en serait fini de la domination de l'Europe et des États-Unis.
- 22 Un tract de la Confédération générale des travailleurs (CGT) française, distribué dans les manifestations contre la réforme des retraites en 2003, mentionnait « la crise argentine »

parmi une liste des méfaits du libéralisme économique. La crise argentine, symbole d'un échec et donc d'un nouveau départ, c'est aussi ce que croit Ignacio Ramonet – directeur du journal *Le Monde Diplomatique* devenu l'un des porte-parole de l'altermondialisme – qui écrit qu'« au rythme du consensus de Washington et au pas du Fonds monétaire international, les réformes libérales ont essaimé du Rio Grande à la Patagonie. A l'heure du bilan, 43% des 480 millions de Latino-Américains vivent en dessous du seuil de pauvreté. Une détérioration des conditions de vie et une augmentation de la pauvreté dont le plus éclatant symbole demeure l'effondrement argentin ». Et de conclure enthousiaste que « la fête est finie pour les partisans de la mondialisation en Amérique latine » (Ramonet, 2003).

- 23 Ces discours énoncés dans le camp occidental trouvent un écho dans ceux du dernier président argentin élu, Nestor Kirchner, qui cherche à mettre en place une politique de coopération à l'échelle latino-américaine. Le 16 octobre 2003 a même été signé entre l'Argentine et le Brésil le Consensus de Buenos Aires (*sic*) dont le dernier article a des accents de bolivarianisme : « nous affirmons notre désir de travailler ensemble pour mettre en œuvre ce consensus et formuler à tous les pays d'Amérique latine une invitation à construire une société plus juste et plus solidaire ».
- 24 L'Argentine serait affranchie de son rêve européen et pourrait enfin se réaliser en tant que nation latino-américaine.
- 25 Un ensemble d'intellectuels, de journalistes et d'hommes politiques commencent à parler des signes laissant espérer qu'une nouvelle société peut émerger, à travers l'organisation d'assemblées de quartier et de clubs de troc qui apparurent à la suite des événements de décembre 2001. La sociologue Inès Gonzales Bonbal parle ainsi des « nouvelles formes de sociabilité » et de la convivialité qui s'instaure dans ces réunions entre les classes moyennes et les classes populaires (Gonzalez Bonbal, 2002).
- 26 Ce qui pourrait être perçu comme l'expansion de l'économie informelle est analysé comme élan de solidarité. Les fondateurs du plus grand réseau de troc, « le club du troc », étaient pourtant loin de se démarquer de l'ultralibéralisme. Au cours d'une visite en France, ils expliquèrent ainsi par voie de presse et de conférences qu'ils voulaient pérenniser la monnaie parallèle circulant dans leur réseau, les crédits⁸. Tout en affichant leur inspiration de Vilfredo Pareto quant à la libre monnaie, ils racontaient comment « dans les clubs de troc, [ils avaient] monté un théâtre », comment ce « football du commerce en Argentine » n'était rien d'autre qu'un supermarché, mais avec, « au lieu de gondoles verticales, des tables horizontales ».
- 27 Ce qui ressemble davantage à une adaptation massive de la population à l'absence de monnaie⁹ est donc interprété comme un phénomène créateur de lien social et de société. L'Observatoire de l'Argentine contemporaine, qui a réuni chaque semaine tout au long de l'année 2002 des chercheurs en sciences sociales pour tenter « d'éclairer les enjeux et les racines de la crise argentine » (Quattrochi-Woisson, 2003) est également représentatif de ce type d'interprétations. C'est ainsi qu'à la fin de l'une des conférences, trois chercheurs argentins s'accordèrent à dire que s'ils ne savaient pas ce que l'avenir réservait à leur pays, ils pouvaient du moins avoir confiance en la « créativité » argentine. Et en janvier 2004, Hebe de Bonafini, figure de proue de la lutte pour les droits de l'homme, fondatrice et directrice de l'association des « Mères de la place de mai », opposait la « créativité » de la mobilisation populaire aux partis politiques¹⁰.
- 28 Lorsque la latino-américanisation de l'Argentine est perçue comme un fait positif, il semble donc que cela tienne à sa faculté à créer une alternative au capitalisme et à la

politique identifiés à l'Europe et aux États-Unis ; d'une manière qui rappelle l'espoir suscité par le projet créole de créer un homme nouveau pour le nouveau monde. Souvenons-nous en effet que la créolité fut au fil de l'histoire le moyen pour les Indiens de se défaire de leur sauvagerie, le moyen pour les élites de se différencier des Espagnols en affirmant leur américanité qu'ils ne voulaient pas qualifier de métisse et le moyen pour les migrants de s'intégrer à leur pays d'accueil. En ce sens, la créolité semble depuis toujours capable de participer à créer l'Argentine.

- 29 D'autres, par contre, voient les choses d'une manière diamétralement opposée. Un Argentin me faisait ainsi remarquer au moment des événements de décembre 2001 que le quotidien bolivien *La Razón* avait fait sa une sur le fait que jamais autant de Boliviens n'avaient passé la frontière entre les deux pays dans le sens du retour¹¹. Il faut savoir que les Boliviens représentent une part importante de la main-d'œuvre non qualifiée en Argentine et sont communément et péjorativement appelés « Indiens » par les Argentins. L'inversion des flux migratoires représentait aux yeux de cet interlocuteur la preuve que l'Argentine était perdue, en passe de devenir plus indienne que la Bolivie !
- 30 C'est comme une révolte face à une inversion des rôles en sa défaveur, comme un échec de la créolité qui n'aurait fait que déguiser des Indiens en Européens.
- 31 Ce sentiment est particulièrement vif chez les descendants de ces Européens qui arrivèrent en Argentine à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles. Ils représentent des millions d'individus dont les grands ou arrière-grands-parents étaient Italiens ou Espagnols. Ils se disent argentins jusqu'au jour où des difficultés économiques insurmontables les font se définir comme des fils de « migrants floués par le projet argentin » (Schneider, 2000). Parfois plus d'un siècle après l'arrivée de leurs aïeux, ils vont alors tout mettre en œuvre pour redevenir Européens, ou du moins, pour filer la même métaphore, se déguiser en Européen, c'est-à-dire avoir un passeport espagnol ou italien qui leur permettra de vivre et de travailler en Europe. Le retour en Europe n'efface pas les deux ou trois générations qui ont vécu en Argentine, car ceux qui s'en vont ne disent pas : « je suis Italien », ils disent : « j'ai un passeport italien ».
- 32 Comme on l'avait déjà vu en 1989 au moment de l'hyperinflation, tout au long de l'année 2002, mais également dans une moindre mesure jusqu'à aujourd'hui, des files d'attente de plusieurs dizaines de mètres s'étiraient jour et nuit devant les consulats d'Espagne et d'Italie à Buenos Aires. La presse écrite et audiovisuelle s'empara massivement du phénomène qui prit une telle ampleur qu'un journal satirique s'intitule aujourd'hui *Barcelona, une solution européenne aux problèmes des Argentins*.
- 33 Il est intéressant d'observer le ton des articles que l'on peut lire dans la presse à ce sujet. Par exemple dans le quotidien argentin *Clarín* du 17 octobre 2002, Juan Carlos Algañaraz, correspondant à Madrid, fait part d'un décret du gouvernement italien permettant à quatre mille Argentins de venir travailler en Italie et d'y obtenir la nationalité. Il doivent avoir des parents, des grands-parents ou des arrière-grands-parents italiens. Le ton de l'article est sans équivoque : il ne s'agit pas d'analyser le phénomène migratoire mais bien de donner des informations pratiques qui pourraient servir quiconque aspire à partir. Et le bien-fondé de cet espoir ne fait apparemment aucun doute pour le journaliste qui écrit : « pour les quatre mille qui réussiront à trouver des contrats de travail, la perspective est doublement attractive : d'une part ils auront un emploi dans un pays au niveau de vie élevé, d'autre part il leur sera plus facile d'obtenir la nationalité italienne, avec des démarches beaucoup plus rapides que dans les consulats péninsulaires en Argentine ». L'Europe est bel et bien présentée comme la solution.

- 34 Un an plus tard, dans le quotidien *La Nación* du 3 octobre 2003, un article signé Silvia Pisani fait part du durcissement du gouvernement espagnol avec les sans-papiers. L'une des conséquences de ce durcissement est la création d'un visa spécial de trois mois permettant de chercher du travail, ce qui fait dire à des avocats et des associations de résidents argentins que cette mesure « dure et inutile (...) oublie le passé historique qui unit les deux pays » en mettant au même niveau les Argentins sans papiers et les autres.
- 35 Les migrants se sentent d'autant plus « floués » qu'ils sont d'une part convaincus d'avoir échoué à devenir Argentins, comme si leur société d'accueil ne le leur avait pas permis, et qu'ils se sentiront peut-être de nouveau exclus du « projet national » une fois retournés dans une Europe qui les a oubliés.
- 36 Il est intéressant de constater le retournement de situation par rapport à l'époque coloniale. La solution consistait alors à apporter l'Europe en Argentine. Aujourd'hui, la « solution européenne » n'a plus rien de créole.
- 37 Ce rapide survol des discours et des représentations qui se font jour à l'occasion de la crise que traverse l'Argentine montre à quel point la société argentine continue d'osciller entre un modèle européen dont elle voudrait historiquement s'affranchir et un modèle latino-américain qu'elle ne finit pas d'accepter. Parler du miracle, comme parler du désastre, c'est parler de la difficulté de construire une nation sur la base d'une fiction historique que la réalité nie chaque jour. Nous avons également essayé de montrer qu'il est simultanément possible de parler de miracle ou de désastre, selon la position adoptée, mais que le miracle des uns est le désastre des autres, et vice versa.
- 38 Eduardo Aninat, directeur général adjoint du FMI en 1999 a confié un jour¹² que « le consensus de Washington était un ensemble intéressant de propositions et de concepts, positif certes, mais avec quelques lacunes stratégiques. Premièrement, on n'aurait pas dû l'appeler ainsi, car on a créé des problèmes d'image qui auraient pu être évités si on avait parlé du consensus de Mexico, de Brasilia ou de Santiago ». Il touche sans doute là le cœur de la question qui nous occupe. Car ni l'Europe ni l'Amérique latine n'existent vraiment dans le cadre de la créolité argentine, il n'existe que des images positives et des images négatives d'une nation que son histoire construit sans cesse.
- 39 L'étonnement suscité par la crise argentine en Europe ne correspond pas à un décalage entre un négatif constaté (en l'occurrence, la pauvreté) et un positif imaginé (la richesse et le progrès). Il correspond à un décalage entre des réalités coexistantes. Disons qu'il s'agit de l'étonnement que toute ambivalence provoque, tel un paradoxe, étonnement que tout Français ressent lorsqu'il entend un Argentin lui dire qu'il n'y a plus d'Indiens en Argentine, alors qu'on en compte près d'un million. Etonnement qui trouve sa source dans les contradictions qui fondent l'identité créole, et qui trouve son écho dans le recours au thème de la trahison en Argentine. Descendants d'Européens trahis par un projet de régénération mensonger, grenier du monde pillé par ses dirigeants, une épargne argentine à l'étranger équivalente à la dette extérieure du pays, des milliers de dollars d'épargne qui du jour au lendemain ne valent plus un peso... Comme si la crise actuelle n'était aux yeux des Argentins qu'une preuve supplémentaire que le mensonge est constitutif de la relation qui les unit en une nation.

BIBLIOGRAPHIE

- BERNAND C., GRUZINSKI S., 1993. *Histoire du nouveau monde*, t. 2. Paris, Fayard.
- GONZALEZ BONBAL I., 2002. « De la expansion a la explosion : el trueque y las nuevas formas de sociabilidad en las clases medias en descenso en Argentina », *L'ordinaire latino-américain*, 188 (avril-juin).
- GUERRA F.-X., 1997. « El soberano y su reino », in SABATO H., *Ciudadania politica y formacion de las naciones*. Mexico, FCE.
- HERNANDEZ I., 1995. *Los Indios de Argentina*. Madrid, Fondation Mapfre America.
- HOBBSAWN E., 1992. *Nations et nationalismes*. Paris, Gallimard.
- LORANDI A. M., 1992. « El mestizaje interetnico en el noroeste argentino », SES 33. Osaka.
- PRIETO A., 1988. *El discurso criollista en la formacion de la Argentina moderna*. Buenos Aires, Sudamericana.
- QUATTROCHI-WOISSON D., 1992. *Un nationalisme de déracinés, l'Argentine : pays malade de sa mémoire*. Paris, CNRS.
- QUATTROCHI-WOISSON D. (dir.), 2003. *Argentine, enjeux et racines d'une société en crise*. Paris, Tiempo-Le Félin.
- RAMONET I., 2003. « Naufrage d'un modèle », *Manières de voir*, 69 (juin-juillet).
- SCHNEIDER A., 2000. *Futures lost*. Berne, Peter Lang.
- SVAMPA M., 1992. *Penser le Facundo, civilisation et barbarie dans la culture et la vie politique argentine*. Thèse de doctorat. Paris, EHESS.
- SVAMPA M., 2002. « Las dimensiones de las nuevas protestas sociales », *L'ordinaire latino-américain*, 188 (avril-juin).
- TAGUIEFF P. A., 1987. *La force du préjugé, essai sur le racisme et ses doubles*. Paris, Gallimard.

NOTES

1. Le Parti justicialiste (péroniste) et le Parti radical.
2. Il va malheureusement sans dire la précédente période de croissance n'avait en rien réduit les flagrantes inégalités économiques au sein de la société argentine.
3. Le blindage désignait explicitement le nouveau prêt du FMI.
4. Le terme *gringo*, auquel on attribue parfois l'étymologie de *green go home* désigne la plupart du temps en Amérique latine les Nord-Américains. Par extension, il a fini, notamment en Argentine, par désigner les Européens.
5. Comme le dit Pierre-André Taguieff (1987), « est pur l'être uncatégoriel, l'impur est le décatégorisé (déclassé), le surcatégorisé (métis), le déplacé ou l'être acatégorisé (immigré) ».
6. A cette époque-là, le rejet de la barbarie est tel que son symbole le plus fort, la population indienne, va finir d'être exterminé. La négation, comme dans les premiers temps de la conquête, est alors d'une violence qui dépasse des questions de catégories. C'est l'époque où « l'imaginaire

populaire, encouragé par l'histoire officielle, accepte que les natifs aient rapidement disparu après la conquête » (Lorandi, 1992). Et l'histoire officielle, c'est par exemple celle du général Roca revenant de la « campagne du désert » (c'est-à-dire l'extermination systématique des populations indigènes de Patagonie) qui affirmait devant un journaliste : « au cours de cette expédition nous avons découvert qu'il n'y avait pas d'Indiens » (Hernandez, 1995).

7. Il est par exemple remarquable que dans certaines régions moins touchées par les migrations des XIX^e et XX^e siècles, une partie non négligeable du vocabulaire est du quechua hispanisé, que les locuteurs identifient comme du créole, sans aucune référence à la langue quechua.

8. Bien que l'on caractérise communément le troc comme antérieur à la monnaie (qui fixe une valeur universelle au troc), « le club du troc » dont il est question frappait monnaie et connu de fait des phénomènes d'hyperinflation et de corruption qui le fragilisèrent rapidement.

9. D'après ce que j'ai pu observer, les plus assidus aux clubs de troc arrêtaient totalement de s'y rendre dès qu'ils retrouvaient accès à la monnaie, ce qui fut le cas d'un grand nombre quand, quelques semaines après la dévaluation du peso, la chaîne des paiements un moment stoppée redémarra.

10. Dans un entretien publié par la revue *Noticias* le 8 janvier 2004.

11. L'immigration frontalière a pris beaucoup d'ampleur à partir du premier gouvernement de Carlos Menem et semblait renforcer l'idée d'être entré dans le premier monde, puisque l'Argentine attirait des pauvres...

12. Dans *Le Bulletin du FMI*.

RÉSUMÉS

Les événements qui ont bouleversé la société argentine en décembre 2001 s'inscrivent dans le cadre d'une crise économique et politique. Les interprétations auxquelles ils ont donné lieu montrent comment les gouvernants argentins d'une part, et la population d'autre part, associent les crises, et donc les conflits, aux représentations qu'ils se font de la nation. Renvoyant à un ensemble de références qui font sens en Argentine depuis le début de son histoire, ces interprétations nous éclairent sur la manière dont l'identité créole argentine conjugue les modèles européens et américains, sans apparemment être encore parvenue à la synthèse qui constitue le cœur du projet créole.

The events which shook Argentinian society in December 2001 are part of an economic and political crisis. The interpretations to which they gave rise show how those in power in Argentina on the one hand, and the rest of the population on the other, associate crises, and thus conflicts, with the representations they have of the nation. Relating back to a set of references which have had meaning in Argentina since the beginning of its history, these interpretations throw light on the way in which the creole nature of Argentinian identity combines European and American models, apparently still without arriving at the synthesis which is the heart of the creole project.

INDEX

Mots-clés : Argentine, conflit, créole, crise, migration, monnaie

Keywords : Argentina, conflict, creole, crisis, currency, migration

AUTEUR

GUILLAUME HUET

EHESS